

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera  
**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte  
**Band:** 11 (1961)  
**Heft:** 1  
  
**Artikel:** La personnalité et le rôle de Léon Gambetta  
**Autor:** Baumont, Maurice  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-80087>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LA PERSONNALITÉ ET LE RÔLE DE LÉON GAMBETTA

Par MAURICE BAUMONT

En 1960, Léon Gambetta est bien oublié. Soixante-dix-huit années ont passé depuis sa mort; et quelles années, avec deux guerres mondiales! Comme la plupart des grands personnages en redingote de la Troisième république, il évoque un type d'homme très ancien, perdu dans la nuit des temps.

Et pourtant il a occupé une situation que n'a connue aucun Français de sa génération avant Clemenceau en 1917 — son contemporain Georges Clemenceau dont l'énorme rôle historique n'a vraiment commencé que quarante-cinq ans après la disparition de Gambetta, de trois ans seulement son aîné. Il a été le principal acteur d'événements décisifs dans une France désemparée quand, selon son expression, il était «jeté en naufragé au pouvoir suprême par les fureurs de la tempête».

Léon Gambetta était par excellence un fils de ces *nouvelles couches* sociales, dont il avait proclamé avec éclat l'avènement, dans son retentissant discours de Grenoble en septembre 1872.

Son père Giuseppe Gambetta, originaire de la région gênoise, est né en 1816, dans une famille de petits patrons de barques. Après des années de cabotage sur les côtes du golfe de Gênes, il s'établit débitant d'épicerie à Cahors, où en 1837 il ouvre boutique à l'enseigne du *Bazar gênois*. Têtu, âpre, énergique, il voulait que son fils lui succédât à ce *Bazar gênois*, et Léon (on le voit dans ses lettres) file doux devant le vieux Ligurie, qui jamais n'a voulu renoncer à la nationalité italienne.

A Cahors, Giuseppe Gambetta épouse la fille d'un pharmacien

du Tarn et Garonne, issue d'une ancienne famille du Quercy: les Massabie. Intelligente et bonne, elle portait le prénom extraordinairement rare d'Orasie. Une véritable curiosité, sans rapport avec le nom d'Orasius qui désigne dans la paléontologie une girafe de l'époque tertiaire.

C'est en juillet 1882, six mois avant sa propre mort, que Léon Gambetta perdra cette mère adorée, dont il a décrit la dernière demeure qui va devenir la sienne, à Nice où Giuseppe Gambetta s'est retiré en 1869: au cimetière du Château, là-haut, en face de la mer, sous le soleil et sous les fleurs.

Une double origine italienne et française a heureusement favorisé chez lui un mélange d'imagination et de sens pratique, de raison et de finesse. Beaucoup de Français insistaient sur les traits italiens de son caractère: «le fin Gênois», disait Delescluze, «un Italien madré», déclarait Rochefort qui parlait de «son flair italien».

Il reconnaissait devoir beaucoup à son sang italien: portant en lui-même une âme française et une âme italienne, il rêvait d'en faire un tout. Il aime l'Italie, et il y a fait souvent de brefs séjours depuis qu'en 1856, reçu au baccalauréat, il s'y rend avec son père et visite des cousins à Savone. A ne considérer que les dernières années de sa courte vie, il est en 1877, en 1878, en 1882 dans «cette belle terre d'Italie». En 1877, reçu par le roi Victor-Emmanuel, il gagne Naples, la ville d'or. Aussitôt après la chute de son ministère, il fait à Gênes «un voyage délicieux». Le 13 février 1882, une lettre évoque «cette grande cité de marbre que je sens toujours être mon berceau... cette magnifique cité... la superbe république de Gênes... Je me laisse aller à cette rêverie du passé, et je m'oublie dans l'admirable aventure de Colomb, les audacieuses courses marines des Doria, les grands coups d'épée des Spinola, les fantaisies dorée des doges...».

Ajoutons qu'il se plaît à truffer de mots italiens sa correspondance. Il écrit: «jeudi soir dopo la seduta de la Chambre des députés». Il signe volontiers «Leone».

Né à Cahors en 1838, il a été élève au lycée de cette ville. A 21 ans, il signe la déclaration que la loi prescrit aux enfants nés en France d'un père étranger: dès lors, il est Français.

Et le voilà, parti de rien, qui tout de suite devient un chef;

car, arrivant pour ses études de droit à Paris, où il mène la vie de l'étudiant pauvre, il s'empare du Quartier latin.

Cette génération républicaine a été méchamment baptisée «l'âge des Tavernes». Gambetta a pour principaux champs d'action le café du Palais, le café de Madrid et le café Procope, illustre au XVIII<sup>e</sup> siècle, bien modeste au XX<sup>e</sup>. Plein d'assurance et de fougue, doué d'une étonnante faculté d'assimilation, il raisonne sur toutes choses avec autorité; raisonnant sur la politique, raisonnant sur l'art, il règne sur la foule de ses camarades qui ne parlaient de lui que par hyperboles. Dans ces parlottes, il apparaît comme le leader et même le prince du Quartier latin. Jules Favre, gloire du barreau, l'embrasse dans une réunion de 1867 comme le représentant de la jeunesse.

Pour sa taille, moyenne, il était corpulent, et il n'a jamais été fort ingambe; doué d'un gros appétit, il prendra trop de graisse. De là, une scène souvent citée: à la Chambre, son ministre de la Guerre pendant le ministère de 1881—1882, le général Campenon, va prendre la parole. Gambetta lui fait signe de rester à son banc, lui-même parlera, et le député Henry Maret, violent pamphlétaire, crie au ministre: «Obéissez à César. — Parlez français, réplique Gambetta. — Je retire César, je mets Vitellius.» En représailles, Henry Maret, dont la chevelure et la barbe étaient peu soignées, sera baptisé Crassus, traduction libre en latin du mot français «crasseux».

De même, on reprochait au jeune Gambetta une tenue négligée, la cravate de travers, la chemise s'échappant du gilet qui jusqu'à la deuxième guerre mondiale était l'une des pièces maîtresses du vêtement. On prétendait qu'il ne comblerait jamais l'abîme séparant du pantalon son gilet. Longtemps il gardera des allures quelque peu bohêmes. Il n'a jamais eu de foyer, il était l'homme du dehors.

Devenu avocat, il plaide. Son nom se répand. On l'a montré dès 1864 dans une plaidoirie, pétrissant la barre furieusement, à la desceller; foudroyant ses adversaires de sa voix éclatante, de son étrange regard de borgne. A l'âge de 11 ans, il a perdu un œil par accident; le Quartier latin l'a surnommé *Torvo Oculo*.

Il a défendu dans une circonstance plaisante Aurélien Scholl,



célèbre boulevardier. Dans une de ses « coulisses » du *Figaro*, comme s'appelaient ses articles, Aurélien Scholl avait malmené le buffet de Strasbourg où un méchant repas lui avait été servi : « Défieez-vous du buffet de Strasbourg. Quand il en sort, le voyageur expire. » Un papier timbré vient assigner le journaliste devant le tribunal. Le buvetier dont avait été terni le commerce réclamait dix mille francs de dommages intérêts.

Gambetta ne connaissait pas l'Alsace. « J'ai appris le Rhin dans Victor Hugo. Je partirais bien pour Strasbourg si la rareté du métal n'y mettait empêchement. » Aurélien Scholl paye le voyage et, devant le tribunal alsacien, son avocat se déchaîne comme orateur des foules. « L'homme du buffet était atterré. Il me faisait de la peine, et je connus le remords. » On lui alloua deux cents francs de dommages intérêts.

Républicain, Gambetta est en relations avec les républicains influents.

Le 14 novembre 1868, une plaidoirie le fait, selon son expression, entrer par effraction sur la scène du monde. Le jeune avocat passionné se lève contre l'Empire et dresse contre l'Empire les victimes du 2 décembre 1851, dans le procès intenté à des journalistes républicains, à propos du monument qu'ils veulent élever en l'honneur du représentant du peuple Baudin, député de l'Ain, tué sur une barricade du faubourg Saint-Antoine.

Une harangue rugissante dont a été secouée toute la France, était jetée comme un défi à l'Empire par un tribun écumant, qui roulait Napoléon III dans la poussière du prétoire. Non seulement il flétrissait le coup d'état du 2 décembre, mais il prenait corps à corps le potentat qui avait renversé la légalité et le droit. Dans la soirée, l'impératrice Eugénie demandait : « Qu'avons nous donc fait à ce jeune homme ? »

Gambetta, dans l'opposition antibonapartiste, devient le chef de ceux qui, à sa suite, font leur devise de la formule sonore : les *irréconciliables*. Il croit à la décomposition prochaine du régime. Elu député en mai 1869 à Marseille et à Paris, dans l'un des quartiers les plus populaires de la capitale : les hauteurs de Belleville, il opte pour Marseille, à cause de la sympathie folle, écrit-il, que cette cité lui a témoignée.

Sa campagne électorale l'a épuisé. Il va dans l'été prendre les eaux d'Ems, que la grande politique rendra célèbre un an plus tard avec la fameuse «dépêche d'Ems», qui en réalité était une dépêche de Berlin sur ce qui s'était passé et ne s'était pas passé à Ems quand l'ambassadeur de France Benedetti y avait abordé le roi Guillaume. D'Ems, il gagne Montreux, ou nous le retrouverons tout à l'heure.

La guerre déclarée en juillet 1870 contre la Prusse, il veut ne voir qu'une chose : le drapeau de la patrie. Il vote les crédits militaires que réclame l'Empire et que d'autres républicains, eux, refusent parce que c'est l'Empire qui les demande.

«Au lendemain de désastres sans nom qu'avaient attirés sur la France, comme il le dira magnifiquement, *le despotisme d'un seul, mais aussi la défaillance de tous*», après Sedan, il aurait voulu que le Corps législatif eût le courage de nommer, en dehors des préoccupations de partis, un gouvernement de Défense nationale ; le Corps législatif ne se décide pas à temps.

Le 4 septembre, le peuple de Paris envahit le Palais Bourbon, à partir de 2 heures de l'après-midi, aux cris de : Vive la République ! Pour calmer l'effervescence de la foule, Gambetta fait acclamer une motion de déchéance : «Louis-Napoléon Bonaparte et sa dynastie ont à jamais cessé de régner sur la France.»

A quatre heures de l'après-midi, la République est proclamée à l'Hôtel de ville, et un gouvernement provisoire de la Défense nationale se constitue sous la présidence du général Trochu, gouverneur de Paris. Gambetta est ministre de l'Intérieur. L'une des conséquences essentielles du 4 septembre 1870, c'est que cette journée a suscité, appelé, produit Gambetta.

Devant la joie que manifestait la foule parisienne, il soupirait : «les malheureux n'entendent pas le bruit des légions germaniques dans le lointain». Le 19 septembre, elles ont complètement investi Paris, coupé du reste du monde.

Le 7 octobre, il quitte Paris en ballon pour diriger à Tours la «Délégation du gouvernement», du gouvernement bloqué dans la capitale. Ce qu'il y avait d'audacieux dans son aventure frappe l'imagination populaire : le départ dans un ballon qui affronte de rudes fusillades et qui, à Pontoise touchant presque à terre, atteint

Montdidier d'où Gambetta gagnera Tours par Amiens et Rouen. La France apprend que «Gambetta est arrivé». Il va lui communiquer la bouillonnante ardeur de son patriotisme. Une tâche écrasante lui incombe. Il n'a que 32 ans, il croit à son génie. Il donne tout ce qu'on pouvait donner de flamme à la Défense nationale. Proclamant la lutte à outrance, il prolonge de près de quatre mois, contre les Allemands, la résistance de la France, saisie par la débâcle depuis que, sûre de vaincre, elle avait été désastreusement battue. Grâce aux dons exceptionnels d'une âme ardente, d'un tempérament impétueux et théâtral, il fait de «la Délégation du gouvernement de la Défense nationale» une dictature guerrière et patriote, renouvelée de la Convention de 1792. La France bouleversée se redresse à la voix du tribun. Le gouvernement qu'il organise à Tours forge des armées nouvelles, qui doivent se porter au secours de Paris assiégé. Pendant près de quatre mois, il leva, dirigea des armées, les poussant (de défaite en défaite), les poussant toujours, annonçant et promettant les victoires, arrachant encore des cris d'enthousiasme aux dernières milices qu'il rassemblait à Bordeaux à la fin de janvier 1871.

Victor Hugo a écrit :

Ce fier pays, saignant, blessé, jamais déchu,  
Marcha par Gambetta, mais boîta par Trochu.

Car le général Jules Trochu est la bête noire du poète, qui lui a décoché un vers fameux :

«Trochu, participe passé du verbe trop choir.»

Le duc de Broglie, dans ses *Mémoires*, écrit : «J'accomplirai ici un grand acte de justice : je conviens que, si la résistance de la France a pris un caractère sérieux et qui lui fera honneur *après tout* dans l'histoire, c'est à l'acte audacieux de M. Gambetta, sortant de Paris en ballon, qu'on doit en être reconnaissant.» Le duc considère avec dédain «cette espèce de gouvernement où M. Gambetta régnait seul»; mais, ajoute-t-il, il faut convenir que, «sous son étreinte qui ne manqua pas de puissance, un peu d'unité se rétablit dans les ressorts administratifs. Les lambeaux d'armée que nous avions encore furent recousus les uns aux autres... Des réserves furent levées et rassemblées... La défense eut ses éclairs de succès et ses jours d'honneur... la résistance locale devint un mot d'ordre...

Après les proclamations ardentes de M. Gambetta, toutes les gardes nationales du moindre village s'apprêtèrent à regarder en face les Prussiens».

Selon le moment et selon le point de vue auquel l'historien entend se placer, les proportions changent, l'échelle des valeurs est modifiée, les passions varient, et c'est un fait qu'on a oublié très rapidement, avec les ombres, les critiques véhémentes qui avaient été portées en 1871 contre le gouvernement de la Défense nationale, souvent qualifié de «gouvernement de la dépense nationale» ou même de «gouvernement de la démence nationale». Parmi les polémistes du temps, et ils étaient féroces, Alphonse Karr a voué une haine implacable à «Maître Gambetta, ...petit avocat sans talent et sans causes», qui s'est emparé du pouvoir «en installant avec lui tous les décavés, tous les déclassés, tous les fainéants, tous les ivrognes, sans compter les voleurs, les assassins et les incendiaires». Quant à Edouard Drumont, il prétendra définir Gambetta: «un bohème italien, qui n'a fait que des sottises et des malpropretés, et qui nous a conduits à la ruine». — Ce qui est exagéré ne compte pas, disait Talleyrand.

Très vite la responsabilité des défaites de l'automne 1870 et de l'hiver 1870—1871 a cessé d'être imputée à Gambetta. Et la résistance républicaine a fourni le thème d'une épopée héroïque: d'accusé, il est devenu un héros national qui continue Danton.

Il était sans rival dans l'art de faire vibrer la corde patriotique. Il ne reculait, il faut le reconnaître, devant aucune exagération pour soutenir le moral. Lui-même, évoquant «ces terribles et sublimes heures de la Défense nationale où l'on donnait avec ivresse et sans compter sa passion, ses forces, sa vie tout entière, à l'amour de la patrie», Gambetta écrivait dès 1874: «Nous pourrions attendre sans trop de craintes le jugement de nos neveux sur l'effroyable mission que nous imposa le malheur de la patrie pour défendre son sol et son honneur.»

Le gouvernement de la Défense nationale, d'ailleurs, n'a pas seulement sauvé l'honneur; il a inquiété l'Allemagne, convaincue que Paris ne pourrait résister que quelques jours, et les historiens allemands n'ont pas ménagé les éloges à Gambetta. Le comte de Bülow, secrétaire à l'ambassade d'Allemagne à Paris en 1878, a

rappelé un de ses entretiens avec le tribun. L'empereur Guillaume I<sup>er</sup>, qui avait pris lui-même connaissance de ce rapport, en avait félicité le jeune diplomate.

«La France, me déclara Gambetta, était sur les genoux. Je lui ai dit: Debout et marche! Celui qui dans de grands moments conduit la France a l'impression de tenir un thermomètre; une pression de la main, et le thermomètre monte. Dans ces moments-là, dans les grands moments, on peut tout faire de la France.»

Dans la guerre contre l'Allemagne âme de la Défense nationale et de la lutte à outrance, il a été le patriote par excellence, il a été la patrie faite homme.

Le général Thoumas a vu rentrer à Tours Gambetta, auquel on a annoncé l'évacuation d'Orléans par les troupes du général d'Aurelles de Paladines. «Ses yeux étaient gonflés et rougis par les larmes. Il me serra la main avec une énergie concentrée. Quoiqu'on puisse dire de cet homme, je dois certifier qu'il aimait passionnément son pays, et son patriotisme ardent efface complètement à mes yeux les... erreurs qu'il a pu commettre.»

Sa foi dans la France dont il avait été le clairon, la France instruite à la rude école de l'adversité, était sans bornes, ses espérances invincibles, et, après sa mort, Jules Ferry a dans un beau discours exalté la passion qu'avait Gambetta: «Il avait une grande passion: l'amour, le culte, la folie de la patrie.»

En février 1871, élu par neuf départements à l'Assemblée nationale, il a opté pour le Bas Rhin. Après que l'Assemblée par 546 voix contre 107 a adopté le 1<sup>er</sup> mars 1871 les préliminaires de paix, donc la cession de l'Alsace-Lorraine, les représentants de l'Alsace-Lorraine ont quitté l'Assemblée, et le mandat de Gambetta, député du Bas-Rhin, a pris fin. Il se déclare brisé par les infortunes qui accablent la France, par «l'odieuse cession» qui vient d'être consentie à l'Allemagne, et il veut «attendre que la France républicaine se retrouve».

Conscient de l'impopularité soudaine qui brusquement a foncé sur lui, il déteste ce qu'il appelle cette «assemblée horrible... une assemblée ignorante et lâche, qui n'a su que céder sous les injonctions du vainqueur».

La Commune éclatant, il juge inévitable une catastrophe: «Une



catastrophe, des journées de septembre, ou une Terreur blanche, ou peut-être les deux», et il avait parfaitement raison dans ses noires prévisions.

Plutôt que d'avoir à choisir entre Paris et Versailles, il quitte la France pour l'Espagne. Sa santé, compromise, fait craindre une affection de poitrine, et il va à Saint-Sébastien chercher la douceur du climat.

Le 8 juin 1871, de la tribune même de l'Assemblée nationale, Thiers lance contre la politique qui a été celle de Gambetta l'invective: «une politique de fou furieux». A Saint-Sébastien, Gambetta bondit sous l'injure; il est vrai que lui-même avait traité Thiers de «sinistre vieillard». Eugène Spuller, l'ami fidèle des bons et des mauvais jours, avec lequel il est parti en ballon de Paris le 7 octobre 1870, lui conseille de se tenir tranquille: «la vie publique force à endurer bien des choses.»

Et voici que pas même un mois plus tard, le 2 juillet 1871, ont lieu des élections complémentaires à l'Assemblée. Gambetta, élu par 3 départements, opte pour la Seine. Spuller lui a écrit: «Plus tu seras modéré, plus le succès de tes plans sera assuré.»

A l'Assemblée nationale, Gambetta au début apparaît isolé: on le dit démagogue. Mais son magnétisme ne tarde pas à agir; la «force inexprimable» qui existe chez lui exerce une véritable fascination. On le raille en l'appelant le «commis-voyageur des republicains», parce que de ville en ville il prononce des discours ardents. Il n'est rien dans le gouvernement; tout de suite il est beaucoup, dans le pays, avec sa voix retentissante. Toujours vibrant, il peut être exalté, véhément; en même temps, dans ses plus fougueux mouvements d'éloquence, il mesure, il combine. Il a le cœur chaud et la tête froide. Il peut haranguer la foule dans des termes incendiaires, mais il se vante de pouvoir maîtriser les emportements de cette foule. Et sa courte vie le voit triompher comme homme de la transaction, du compromis, des combinaisons, comme diplomate. C'est ce que laisse entendre superbement la célèbre phrase de Gambetta lui-même: «Je me sens l'esprit assez libre pour être à la fois le dévot de Jeanne la Lorraine et le disciple de Voltaire.» Il faut unir les plus sûres traditions de l'ancienne France et l'esprit de la Révolution. Il faut «répudier les conseils

de l'exaltation»; s'astreindre à la patience, à l'esprit de modération, dans cette politique de transactions, de moyennes, que ses adversaires appelleront l'*opportunisme*. On a prétendu que Gambetta a dit — je n'ai pas trouvé cette phrase dans les 11 vol. de ses discours et les 3 vol. de sa correspondance — : «Il faut, pour gouverner la France, des paroles violentes et des actes modérés.» Cette phrase, même s'il ne l'a pas prononcée, répond un peu à une politique où la rhétorique tient souvent lieu d'action. Il veut ce qu'il appelle «la politique des résultats», politique qu'il déclare la seule conforme aux intérêts de la démocratie. Et il se proclame «un homme de gouvernement, non un homme d'opposition», car un an de pouvoir est plus fécond que dix ans d'opposition. «L'âge héroïque est passé, soyons un parti pratique, un parti de gouvernement.» «Vous avez élaboré bien des projets, il faut aboutir.»

D'un parti d'opposition et de théories, la politique habile de Gambetta fait un parti pratique, un parti de gouvernement, et il a été l'un des principaux constructeurs de la constitution républicaine de 1875.

Il avait dénié à l'Assemblée nationale (et avec quelle force!) le pouvoir constituant; il avait violemment réclamé sa dissolution. Mais il constate que peut-être il y a quelque chose à faire avec cette Assemblée monarchiste, et il donne le coup de barre, au printemps de 1874, malgré les puritains farouches de l'extrême-gauche, malgré Louis Blanc, Ledru-Rollin, Edgar Quinet... Par ses dons de négociateur, il fait sortir d'une assemblée monarchiste la République. En même temps, il amène les républicains à admettre un Sénat, que leur doctrine repoussait nettement, alors que les conservateurs voyaient dans le Sénat «une barrière contre le parti révolutionnaire». Toute une série de compromis s'opèrent entre les monarchistes constitutionnels et les républicains sous sa haute direction. Gambetta a négocié avec les Orléanistes pour faire la république, il a négocié avec les républicains pour les modérer et pour leur faire accepter le Sénat, il a négocié avec les légitimistes et — c'est inouï — avec les bonapartistes mêmes pour donner les sièges inamovibles du Sénat aux républicains, en les enlevant aux Orléanistes : «Quel métier que le mien ! Il me faut les tromper tous pour les mieux servir !» Subtil manœuvrier parlementaire, il sait



se dégager aussi bien que s'engager. Et le 23 avril 1875 il écrit : «Il pourrait se faire que cette Constitution offrit à la démocratie républicaine le meilleur des instruments d'affranchissement qu'on nous ait encore mis dans les mains.»

Aux élections de février 1876, le fondateur du nouveau régime conduit les républicains dans la bataille et à la victoire. Il parcourt tout le pays et il parle partout.

Les républicains, unis dans la bataille, ne restent pas unis dans la victoire ; ils ne consentent pas à faire fondre les nuances qui les distinguent.

Mais les républicains divisés sont ressoudés le 16 mai 1877, avec le renvoi du président du Conseil Jules Simon par le maréchal de Mac Mahon, président de la République, et la dissolution de la Chambre des députés. Gambetta mène la campagne contre le duc de Broglie, successeur de Jules Simon, et contre le maréchal de Mac Mahon. Chef de la résistance républicaine contre le retour offensif de la réaction, il n'a jamais été aussi fort qu'à ce moment-là, et ses adversaires, en l'opposant au chef de l'Etat, le grandissent. Il sait ce qui peut et doit être dit. «Nous avons devant nous des prétentions qui rappellent celles de Polignac.» Et trois cent soixante-trois députés, «les trois cent soixante-trois», signent un manifeste qui invite la France à se prononcer contre «la politique de réaction et d'aventure». Gambetta dénonce la contre-révolution : «des nobles qui ne veulent pas s'accommoder de la démocratie, une congrégation qui veut asservir le pays». Le 15 août 1877 à Lille, il prononce contre le président de la République son fameux discours : «Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, il faudra se soumettre ou se démettre.» Poursuivi pour injures au chef de l'Etat, il est condamné par défaut à trois mois de prison ; mais il sera couvert par l'immunité parlementaire, avant que la peine ne devienne exécutoire.

Les républicains remportent la victoire, une victoire triomphale ; ils disposent d'une majorité écrasante, et la droite est «outrageusement vaincue».

Après avoir fait naître la constitution de 1875, après avoir fondé la république parlementaire, Gambetta est donc le héros de la crise qui a commencé le 16 mai 1877. Jules Ferry notait alors :

«On ne jure que par Gambetta, il devient légendaire.» La nation française était coupée en deux sur ce nom : les uns, dans un tumulte d'acclamations, étaient *gambettistes* ; les autres, les *anti-gambettistes*, tonnaient contre celui qu'ils appelaient «le grand bêta». En 1877 la victoire des républicains est la victoire de Gambetta, vainqueur du 16 mai. Charles Floquet a écrit : «En face de la tyrannie impériale, il fut irréconciliable ; en face de l'invasion étrangère, il fut intraitable ; en face des réactions coalisées, il fut invincible.»

A quoi tient la puissance de Léon Gambetta ? Elle tient largement à son don oratoire. *Ego nominor leo*. Son éloquence, sans rivale, enflamme les républicains. C'est un orateur de race. Avec les dons physiques de l'homme qui sait parler aux foules. Par son attitude, la chevelure noire rejetée en arrière, la barbe drue sous le nez puissant dont les narines se gonflent, la bouche dédaigneuse ou souriante, le masque entier prenant un air de grandeur, le geste dominateur et large, il avait conquis l'auditoire avant d'avoir parlé. Sa voix faisait le reste : une voix harmonieuse, grave, chaude, chantante, légèrement enrouée, remplissant les salles, tonnante quand il le voulait. Un jeu expressif de physionomie mettait admirablement en valeur des phrases sonores et éclatantes. Quel orateur, puissant et éblouissant ! Le président Jules Grévy, qui le détestait (de son côté, Gambetta le jugeait «sénile et entêté»), disait des discours de Gambetta : «Ça : du français ? C'est du cheval.» En tout cas, les hennissements de ce cheval étaient superbes. Et le duc de Broglie, qui déteste Gambetta encore plus que ne le faisait le président Grévy — c'est son principal adversaire, son vainqueur, qui lui a crié en 1877 : «Monsieur le duc, vous n'êtes pas un homme de notre temps !» — le duc de Broglie lui reconnaît «les improvisations les plus heureuses que je n'ai entendues d'aucun autre orateur.» Il a des visions magnifiques que son éloquence empêche de paraître confuses. Vibrant tout entier au vent qui souffle, et doué d'intuitions soudaines, il lance sans trêve des idées et des formules, et plus souvent encore que des idées, des formules, cris de guerre et mots de ralliement.

Irrésistible, débordant de vitalité, il a l'art de subjuguier par ses envolées oratoires les foules dont il saisit au vol la pensée.

En outre, il a une prodigieuse force de sympathie et de séduction.

Edmond de Goncourt, tellement méchant dans son *Journal* pour tous ses contemporains, tellement sévère, dit de Gambetta qu'il était doué du «charme social».

En effet, il sait *charmer*, et même les hommes de lettres, ce qui n'est pas facile. Gustave Flaubert, après s'être entretenu vingt minutes avec lui, écrit: «Gambetta m'a paru au premier abord grotesque, puis raisonnable, puis agréable, et finalement *charmant*. Le mot n'est pas trop fort.»

Il est plein d'une bienveillante indulgence, plein d'une familiarité généreuse, et en même temps, plein de ressources, remarquable par une hardiesse entraînant et par l'ingéniosité d'un esprit qui ne peut jamais être déconcerté, remarquable par son intelligence des hommes, son discernement dans le jeu compliqué des choses.

Et puis ce latin si loquace, ce grand parleur expansif et gesticulant sait écouter. Il est humain. Affable, doux, affectueux, il a l'art d'adresser tout de suite, avec un sourire bon enfant, les aimables paroles qui conquièrent. On a dit de lui que la température s'élevait dès qu'il apparaissait. Heureux de vivre, il est rempli d'une bonne grâce séductrice, d'une gentillesse captivante, d'une belle humeur presque inaltérable qui fait tout prendre du bon côté, tout voir en rose. Le ton plaisant lui est habituel. Personne n'a plus de verve, plus de brio. Sa conversation très brillante est remplie de reparties spirituelles, de boutades, de *mots*, sans crainte des galéjades que couronne, dans de bons éclats de rire, l'optimisme du Midi.

De même qu'il sait charmer les hommes de lettres, il sait charmer le peuple. Citons deux exemples, l'un qui est tout à l'avantage de Gambetta et qui comporte l'avantage supplémentaire d'avoir pour théâtre la Suisse romande.

A Montreux, j'avais constaté l'existence d'un hôtel-restaurant Gambetta. Surpris de cette découverte, je me suis renseigné, et on m'a écrit en 1955: «L'hôtel doit son nom à Léon Gambetta, grand orateur et grand patriote. A l'emplacement de l'hôtel actuel se trouvait un jeu de quilles, dépendant du café du Nord. Gambetta, qui aimait à jouer aux quilles, s'y est livré quelquefois à son jeu favori. Il faisait des séjours fréquents chez Vincent Dubochet au château des Crêtes, et il avait là aussi un jeu à sa disposition, créé à son intention par son ami.» Sur la façade de l'hôtel, une plaque

gravée porte l'inscription suivante : « Sur cet emplacement, le citoyen Gambetta, abattant quatorze quilles en deux coups, gagna la finale d'une partie engagée avec ses amis de Clarens, le 10 octobre 1878. » Il était alors président de la Chambre des députés.

Un autre exemple de sa manière ? j'hésite à le donner. Car on en a souvent tiré parti contre lui pour souligner un côté, disons... d'astuce démagogique. C'est un discours aux débitants de vin. Inutile de dire qu'ils peuvent être des agents électoraux infiniment efficaces.

Président de la Chambre des députés, Gambetta n'hésite pas à présider le 20 janvier 1881 le banquet de la chambre syndicale des débitants de vin du département de la Seine. « Fête de famille, dit-il, où se trouvent associés les représentants du travail, du négoce, de l'échange... Il est de mode, dans la presse réactionnaire, de médire du marchand de vin... Ce marchand de vin, ce débitant, cet humble commerçant, qui exerce surtout sa profession dans les quartiers populaires, et dont le comptoir remplace pour l'ouvrier, pour le petit bourgeois, pour le tâcheron, le cercle, le club, le salon...

« Les marchands de vin constituent une classe très importante dans une société où il y a de grandes agglomérations ouvrières ; ...car le travail donne soif.

« Lorsqu'on décrie cette profession, on fait le procès même de la démocratie laborieuse. »

Il ne faudrait pas attacher trop d'importance à un tel discours, « simple discours d'affaires pour mes amis, les marchands de vin ». Mais, pour se faire une idée de l'action réaliste de Gambetta, il serait mauvais de l'ignorer, quoiqu'il ne figure pas dans les anthologies.

Dans le *Journal* d'Edmond de Goncourt, il est question d'un déjeuner du café Brébant, au cours duquel le fidèle Spuller dit combien feu Gambetta était un grand homme. Adrien Hébrard, directeur du Temps, qui avec Clemenceau passait pour l'un des hommes les plus spirituels de Paris, observe : « Un grand homme, d'accord... Un grand homme *de café*. » Et en dépit de cette restriction énorme et injuste, il affecte, comme pénétré d'admiration, de célébrer, lui aussi, Gambetta.

Ayant à se soumettre ou à se démettre, le maréchal de Mac

Mahon, duc de Magenta, président de la République, s'est soumis en décembre 1877; puis, donnant deux fois raison à Gambetta, il se démet en janvier 1879, après s'être soumis. La République, qui a été fondée surtout par Gambetta et qui vient de triompher par lui, se trouve dès lors aux mains de républicains déclarés. Un vieux républicain, le jurassien Jules Grévy, qui présidait la Chambre des députés, remplace à l'Elysée son contemporain, le maréchal. Gambetta lui succède à la présidence de la Chambre. Il va être écarté de la présidence du Conseil jusqu'à la fin de 1881 par Grévy, qui redoute une personnalité exubérante, débordante, envahissante, et qui lui préfère ceux qu'on appelle les épigones: successivement Waddington, Freycinet, son favori, et Jules Ferry, auxquels successivement il confie le gouvernement.

Gambetta reste très haut dans l'opinion, à l'étranger aussi. On se dit que là où sont l'autorité et le prestige, là doit être la réalité du pouvoir. Gambetta devrait être le chef du gouvernement.

Mais il est combattu parmi les républicains eux-mêmes par beaucoup d'animosités et de jalousies. On trouve qu'il tient trop de place. Des républicains défiants voyaient déjà «le satrape Léon» s'acheminer vers une semi-dictature où les difficultés seraient traitées par des méthodes césariennes. Ils parlaient de danger dictatorial; ils l'accusaient de jouer à l'autocrate. Une démocratie inquiète prête facilement l'oreille à l'accusation de pouvoir personnel: elle était particulièrement ombrageuse après les désastres que ce pouvoir avait amenés en 1870.

Il est de plus en plus question de «dictature oblique», selon le mot de Clemenceau, et de pouvoir occulte, cela au grand mécontentement du président de la République et du président du Conseil, qui tiennent à ne pas paraître obéir aux ordres d'un autre.

En mai 1881, le président de la Chambre se rend dans sa ville natale afin d'inaugurer le monument de Cahors aux morts de la guerre. On est dans le Midi, l'enthousiasme est sans bornes. «Dans l'exagération de leur amitié, les orateurs, déclare Gambetta, m'ont adressé des paroles trop flatteuses pour que je puisse les accepter dans leur plénitude.» Il écrit après ce voyage: «C'est la plus belle fête qu'il ait été donné à un homme de voir sur son sol.» Mais ce



voyage a été trop triomphal, on évoque les tournées de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851.

Camille Pelletan dénonce ceux qui vont répétant: «Gambetta est l'incarnation même de la démocratie; sa pensée devine celle du peuple.» — Voilà, s'indigne Pelletan, une théorie singulièrement césarienne.

Le président de la Chambre est traqué par les polémistes. On critique le luxe de ses dîners. Son cuisinier porte le nom trop éclatant de Trompette. Très communicatif, Trompette disait en parlant des députés royalistes: «Nous leur donnerons sur les doigts», et il se prenait pour un personnage.

La baignoire d'argent du président de la Chambre au Palais Bourbon est vivement reprochée à Gambetta: c'est un legs du duc de Morny, président du Corps législatif, à ses successeurs. La baignoire d'argent, qui n'était qu'un récipient ovoïde en zinc étamé, joue un rôle dans les polémiques. Gambetta devient la cible de toutes sortes d'ironies méchantes.

Evidemment il avait évolué. Sous l'Empire, dans l'opposition, les républicains avaient multiplié les promesses avec le programme de Belleville en 1869. Beaucoup de choses, depuis qu'ils étaient au pouvoir, avaient été rayées de ce programme, la suppression des armées permanentes, la séparation des Eglises et de l'Etat, etc., et il n'était pas facile de garder les espérances autrefois entretenues. Pour fonder la république opportuniste, il avait fallu rassurer le monde des affaires. L'esprit de gouvernement demandait beaucoup d'amputations; mais la démocratie militante s'en accommodait mal, et elle n'était pas préparée aux déceptions nécessaires; d'où les progrès du radicalisme et de l'intransigeance. On accusait Gambetta d'en prendre trop à son aise avec ses électeurs, ses anciens électeurs de Belleville. En août 1881, à la veille des élections législatives, il leur exposait sa méthode: seriez les questions. Il ne faut pas tout aborder de front, il ne faut pas toucher à la fois à toutes les questions.

Il voulait, conciliateur entre les intérêts des uns et les intérêts des autres, réaliser l'alliance du peuple avec la bourgeoisie: «Tu consacreras ta vie à soutirer l'esprit de violence qui a tant de fois égaré la démocratie, à la diriger vers l'étude des réalités concrètes.

Si tu pouvais arriver à réaliser cette alliance du peuple et de la bourgeoisie, tu aurais fondé sur une assise inébranlable l'ordre républicain... Que me font à moi vos querelles personnelles, vos divisions en groupes, en sous-groupes? que me font les noms et les surnoms? Tout cela ne m'intéresse pas et n'intéresse pas la France.»

L'évolution de Gambetta provoque beaucoup de remous, et lasse l'enthousiasme populaire. Le 17 août 1881, à Paris, dans le quartier de Charonne, une réunion électorale groupe une foule énorme rue Saint Blaise. Des cris: A bas le dictateur! empêchent Gambetta de prononcer son discours. Il lance quelques mots d'une voix de tonnerre: Silence aux braillards! silence aux gueulards! et une phrase vient sidérer les contradicteurs: «Esclaves ivres, je vous pourchasserai jusque dans vos repaires.»

La *Justice*, journal de Clemenceau, oppose les acclamations de 1869 et les huées de 1881 dans le peuple de Belleville. Elle constate durement: «Ce n'est pas le peuple de Belleville qui a changé. Le député qui avait pris un engagement solennel envers la démocratie traite aujourd'hui d'utopie le mandat qu'il avait signé.»

C'est dans ces conditions que Gambetta va être appelé à former le gouvernement, Grévy étant cette fois forcé de faire appel à lui. Le 10 novembre 1881, il succède à Jules Ferry comme président du Conseil. Déjà son étoile a pâli; les rancunes et les haines se coalisent. On assiste aux refus répétés de portefeuilles par les plus grands personnages; dans ces refus, Gambetta croit reconnaître l'intervention de l'Elysée. Le cabinet qu'il constitue frappe surtout par les absents, par les gens qui n'en font pas partie. «Le grand ministère», appelé ainsi non sans ironie, est formé non par les illustrations des partis, puisqu'elles se défilent, mais, comme le dit Gambetta, par des *camarades*. «Toutes les mouches du coche, ironise Clemenceau, sont attelées au char de l'Etat.» «Le grand ministère» se trouvait dans une situation fautive: il repoussait les réformes des radicaux, mais inquiétait les conservateurs; il se prononçait contre la séparation de l'Eglise et de l'Etat, mais il était nettement anti-clérical; il ne parlait pas d'impôt sur le revenu, mais il tournait contre lui des grands intérêts financiers; il se brouillait avec la démocratie avancée, sans se concilier le parti contraire.



Et «le grand ministère» ne dure que soixante-treize jours, alors que son avènement avait été considéré comme pouvant et devant faire époque dans l'histoire. Il est renversé dès le 29 janvier 1882. Et, à la fin de cette même année, Gambetta disparaît.

Le 27 novembre 1882, il s'est blessé à la main d'un coup de pistolet dans sa modeste villa des Jardies à la Ville d'Avray. Les hommes politiques de cette époque se battaient souvent en duel. Gambetta, quatre ans plus tôt, s'était battu avec Oscar de Fourtou ; il avait eu comme témoin le docteur en médecine Clemenceau, qui lui était incomparablement supérieur comme duelliste. Il s'entraînait régulièrement au tir, et l'accident se produit à une de ses séances d'entraînement.

La blessure à la main droite est cicatrisée au bout d'une dizaine de jours. Mais Gambetta, malgré une mise fleurie, avait une santé profondément atteinte. Alité plus d'une semaine depuis que la fièvre s'était déclarée, on l'a nourri trop copieusement, et à partir du 10 décembre des douleurs abdominales se manifestent : c'est une péritonite. L'état s'aggrave, et Gambetta, sans s'être vu mourir, meurt le 31 décembre 1882, quelques minutes avant minuit, à la fin de cette année 1882 qui avait vu la mort et du «grand ministère» et de sa mère.

Les haines font trêve devant le cercueil, sauf chez des énergumènes ; Henri Rochefort écrit : «La mort n'est pas une excuse.» Aux funérailles très imposantes, qui sont nationales *et qui sont civiles*, participent des centaines de milliers de personnes. La façade du Palais Bourbon est tendue d'un voile noir. Dans Paris en deuil, des milliers de drapeaux sont en berne. Placé sur une prolonge d'artillerie, le cercueil est enveloppé d'un linceul tricolore, couvert d'une couronne de fleurs rouges qu'a envoyée une ville d'Alsace. Le cortège, en tête duquel marchent des délégations de Strasbourg et de Metz, gagne du Palais Bourbon le cimetière du Père Lachaise, les tambours scandant la marche.

Le cercueil transporté au Père Lachaise, les obsèques de Gambetta se feront à Nice. Faisant preuve d'une incroyable obstination, son père a repoussé les prières d'une foule d'amis, de Victor Hugo, du gouvernement qui voulaient voir le tribun inhumé à Paris.

Gambetta est mort jeune. N'oublions pas que c'est un contem-

porain de Clemenceau. A 43 ans, il disparaît dans toute la force de son génie. Quand il a disparu, Jean-Jacques Weiss écrivait: «Que n'a-t-on pensé qu'il faut *vingt années* pour former un Gambetta quand on en trouve un, et qu'il ne faut que l'accident d'une seconde pour le perdre!» Rayonnant encore d'une jeunesse glorieuse, il est entré dans l'histoire sans avoir donné toute sa mesure, et il laisse la poésie des destins inachevés.

Des hommes d'Etat de la Troisième république au XIX<sup>e</sup> siècle, il fut le premier. Thiers, qui vint de la monarchie à la république par une conversion que Gambetta qualifiait de sublime, appartenait à une autre époque: il était né dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, en 1797.

Si Léon Gambetta était et reste placé à la tête de sa génération, c'est qu'il avait le sens et le goût de la grandeur. Son ton pathétique, digne du XIX<sup>e</sup> siècle romantique, relève une scène parlementaire, sans prestige, qui n'exalte que médiocrement les imaginations. Comme l'a dit le vieil historien Henri Martin devant son cercueil triomphal: «il était magnanime».